

Céline MANIN

Les aventures d'Iris

Tome 2 : rêves et cauchemars

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-359-2366-2

© Céline MANIN

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

CHAPITRE 1

Ma très chère Iris,

Lorsque vous recevrez cette lettre, j'espère que le conflit qui nous oppose aux troupes du Duc de Ravensburg sera presque terminé. Cela dure depuis un mois et votre présence me manque. Il ne se passe pas un seul jour sans que mes pensées ne franchissent les lieues qui nous séparent.

Je m'en veux terriblement de vous avoir laissée seule dans ces

moments de douleur, je me sens responsable, même si vous vous ingéniez à me prouver le contraire. Pourtant vous n'y êtes pour rien. C'était la destinée. Tragique certes mais qui ne doit pas nous faire oublier que nous ne sommes pas toujours maîtres des vies qui nous sont confiées. Je ne dis pas cela pour minimiser le deuil qui nous frappe, loin de là. Je suis votre époux et je suis comblé à vos côtés chaque jour que Dieu fait. Mon soutien et mon amour

vous accompagnent à chacun de vos pas.

Tout autour de moi, pour l'instant, les affrontements ne cessent pas. Ils auraient même tendance à se renforcer. Nous avons perdu beaucoup de soldats, certains parmi les plus valeureux que nous ayons. Mon armée a presque été décimée lors du premier assaut. Nous avons sous-estimé les forces en présence et nous le payons très cher aujourd'hui. Monsieur le Duc de Meersburg est un allié de poids dans cette lutte mais cela dit, notre

*priorité est de tenir jusqu'au
lendemain. La faiblesse s'empare de
plus en plus de nous et anéantit nos
moindres espoirs. Quand le soleil se
couche, il apporte quelques heures de
répit tout à fait relatif. Nous devons
organiser des tours de garde et
craindre d'éventuelles attaques
nocturnes. Rassurez-vous, Arthur et
moi-même ne sommes pas blessés,
juste exténués mais nous continuons à
tenir bon. En ce moment, Monsieur le
Duc discute avec les autres chefs
d'armées. Quant à moi, je profite de*

cette « quiétude » pour vous écrire.
Je reçois régulièrement vos lettres et
cela me réchauffe le cœur dans ces
moments effroyables. La cruauté
humaine n'a pas de limite, cela se
confirme jour après jour.

Je vais être obligé de vous
quitter, les heures finissent par
s'écouler et mon propre tour de garde
arrive. Sachez que mes pensées vous
sont toutes adressées et que je
souhaite pouvoir vous revoir très
bientôt. Je vous aime Iris.

Bien à vous,

Frederick

Ainsi se terminait la lettre que le Prince de Schaffhausen avait adressée à sa jeune épouse, Iris, la Princesse de Sigmaringen. En la lisant, cette dernière fut extrêmement touchée. Il est vrai que les semaines précédentes avaient été difficiles pour le couple princier. Iris attendait un bébé, ils se réjouissaient de la naissance imminente de l'enfant. Tout s'était bien déroulé mais au matin du deuxième jour, la nourrice avait accouru, affolée et pâle comme un cadavre. Elle cherchait ses mots mais Iris avait rapidement compris. Elle s'était précipitée et l'avait trouvé, dans son berceau, mort... Apparemment, le bébé s'était étouffé pendant son sommeil. La jeune femme avait cru

que la terre s'ouvrait sous ses pieds. Elle s'était mise à pleurer et son époux avait eu fort à faire pour la tranquilliser. Deux jours durant, elle avait refusé de parler, de manger quoi que ce soit, de sortir de sa chambre. Lors de l'enterrement, elle avait fait planter un magnifique rosier blanc sur la tombe. Son mari avait alors fait preuve d'une patience incroyable. Il s'était montré présent à chaque instant pour elle, avait tout fait pour qu'elle se sente mieux et, le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il avait dû être persuasif. Même s'il souffrait également, il était parvenu à mettre sa propre douleur de côté. Peu à peu, elle avait accepté de reprendre pied dans la vie normale mais elle se demandait pourquoi ce malheur frappait leur famille. Maintenant encore, elle se posait la même question...

La Princesse se trouvait dans la grande bibliothèque du château de Schaffhausen quand elle lut la lettre. Chaque fois qu'elle entendait des sabots dans la cour d'honneur, elle imaginait trois hypothèses allant de la meilleure à la pire : son mari revenait sain et sauf, un messenger apportait une de ses lettres ou bien... Elle regarda par la fenêtre et constata que la neige avait cessé de tomber. Elle se rappelait du jour où il était parti au combat comme si c'était hier. Le Duc de Ravensburg était un seigneur puissant, capable de réunir des centaines de soldats en peu de temps. Tout était venu d'un manquement au code de l'honneur. Un soufflet qui aurait dû se terminer par un simple et classique duel à l'épée avec son époux... Seulement, le duel s'était avéré nul. Aucun des deux adversaires n'en était sorti vainqueur. Dès lors, le Duc avait fait son possible pour monter

tous les seigneurs contre le Prince Frederick. Et il avait réussi ! De ce côté du lac de Constance, il était un peu moins connu et sa réputation n'était pas vraiment parvenue jusque-là. La rumeur d'une armée avait enflé jusqu'à devenir une menace sérieuse. Du coup, son nouvel ennemi avait marché sur Schaffhausen et le Prince, ne souhaitant pas mettre son domaine en danger, avait levé des troupes pour le contrer. Arthur avait immédiatement proposé de former une avant-garde pour stopper l'avancée de l'ennemi. Les deux armées s'étaient finalement rejointes dans une immense plaine vallonnée, coupée en son centre par une rivière et entourée de bois, non loin de Meersburg. La guerre de position avait alors commencé... Ce qui l'inquiétait davantage, c'était une autre rumeur qui courait mentionnant l'existence de bandes de barbares dans la région.

Mener une guerre contre un autre seigneur ne le gênait pas outre mesure mais, dans de telles circonstances, il se voyait mal lutter également contre ces barbares.

En l'absence de son époux, Iris devait gérer les deux principautés. Aujourd'hui, elle s'apprêtait à recevoir un haut dignitaire de Constance, ainsi que son meilleur ami, le Prince de l'île de Mainau. Elle disposait encore d'un peu de temps devant elle. Elle s'attabla à son écritoire et rédigea la réponse à la lettre de son mari. Ensuite, elle la cacheta avec son sceau et descendit dans le hall, avant de s'aventurer sur le perron, glissant en cette saison de gel, raison pour laquelle elle redoubla de prudence. C'était également une des raisons qui faisait que, normalement, le couple princier ne résidait que fort peu à Schaffhausen,

cette résidence relativement froide comparée à Sigmaringen. Les nuages se déchiraient à présent, laissant la place à un ciel bleu pâle et aux rayons du soleil qui illuminèrent la neige fraîche. Elle serra sa cape en lourd velours grenat doublée de petit vair autour de ses épaules et alla faire un tour aux écuries. Son cheval l'accueillit par un hennissement sonore, auquel répondirent tous les autres animaux. Elle les caressa tous les uns après les autres et s'arrêta plus longuement vers le box d'un superbe poulain d'un an. Il s'agissait du préféré du Prince, celui qui était né alors que Frederick avait manqué se faire tuer lors d'un précédent conflit.

Quand elle rentra, elle monta vérifier sa tenue, rectifia légèrement sa coiffure et s'installa dans le grand bureau qui servait à recevoir. Elle

n'eut d'ailleurs pas à attendre très longtemps, un domestique vint l'avertir que l'évêque de Constance était arrivé. Elle estimait beaucoup cette personne. C'était un homme de confiance, doué d'une remarquable intelligence et capable d'entendre les opinions de chacun sans condamner à l'avance telle ou telle. Il fut introduit et, comme à son habitude, elle coupa court au protocole. Elle détestait toutes ces courbettes et autres révérences, symbole de ce qu'elle considérait comme une perte de temps et trop souvent comme une marque d'hypocrisie lorsqu'il s'agissait d'obtenir une faveur quelconque. Elle invita donc son hôte à prendre place en face d'elle et le pria de lui exposer le but de sa visite :

- Madame, je suis venu car je pense que vous êtes à même de nous aider. Depuis peu, plusieurs de nos villageois ont été attaqués.

- Attaqués ? Par des brigands ?
- Non... Enfin oui... Disons que c'est assez complexe...
- En effet, ça m'en a tout l'air, si j'en juge par votre difficulté à m'exposer clairement la situation. Continuez.
- En réalité, d'après les témoignages recueillis, il s'agirait d'une bête.
- Une bête ? Quel genre de bête ?
- Le genre capable d'égorger des hommes robustes d'un seul coup de griffe et de ne rien dévorer de ses victimes.
- Vous m'intriguez...
- Tout a commencé il y a environ quinze jours. J'étais dans la cathédrale quand le sonneur de cloches a accouru. Il paraissait terrifié. Il m'a alors raconté qu'on avait découvert le corps d'un de nos forgerons dans un sous-

bois. J'ai voulu me rendre compte par moi-même. Le spectacle était horrible à voir. Ce pauvre homme avait été trainé sur plusieurs mètres avant d'être abandonné.

- Et les blessures ?
- Comme je vous l'ai dit, causées sans doute par une griffe animale. Il a eu la gorge tranchée d'un bout à l'autre.
- Ne pourrait-il s'agir d'une quelconque machination ? Un homme qui...
- Dans ce cas, il va falloir expliquer aussi la présence d'empreintes ressemblant à celles d'un loup et de touffes de poils roux.
- C'est étrange, vous avez raison.
- Quand vous verrez la taille des empreintes, nul doute que l'adjectif « étrange » sera supplanté par un autre.
- A ce point ? Y a-t-il des témoins ?

- Oui mais, pour qu'ils acceptent de parler, il a fallu insister lourdement. L'un d'eux évoque vaguement un grognement. Cela dit, ils sont plus ou moins devenus fous.
- Combien y a-t-il eu de victimes ?
- Nous en sommes à quatre et je crains fort que cela ne s'aggrave encore. Le forgeron, deux commerçants et un tenancier d'auberge.
- Que des hommes ? Aucune femme, aucun enfant ?
- Non, mais cela va peut-être venir...
- J'espère que vous vous trompez... A mon avis, cette bête ne va pas changer de « protocole » dans sa manière de tuer et c'est la raison pour laquelle je suis de plus en plus étonnée. Un animal sauvage ne choisit pas ses victimes.

- Que sous-entendez-vous ?
- Je l'ignore mais... Monseigneur, je vais vous accompagner à Constance. Du moins, je vous y rejoindrai dès que j'aurai informé mon époux, afin que ses lettres me parviennent. Je partirai dès que possible, il y a là un mystère qui mérite d'être éclairci. Je pense que je viendrai avec mon ami le Prince de Mainau. Cela vous dérange-t-il ?
- Pas du tout mais vous comptez vraiment résoudre cette affaire seule ?
- Ce n'est pas ce que vous souhaitiez en venant me voir ? Oh... Je comprends... Je suis une femme, princesse de surcroît et je suis censée demeurer au château ?
- Ce n'est pas ce que je voulais dire. Je sais que vous êtes très différente des autres princesses.

- C'est très gentil à vous. Permettez-moi simplement de vous poser une question. Pourquoi être venu me chercher moi ? Le Prince de Mainau était plus proche de la ville me semble-t-il.
- Je ne saurais dire le contraire et j'ai tout d'abord orienté mes pas dans cette direction mais un de ses domestiques m'a averti qu'il était parti pour vous rejoindre à Schaffhausen. C'est le pourquoi de ma présence ici.
- Vous avez devancé Alexandre qui était parti avant vous ? Par quel miracle cela est-il possible ?
- Cela n'a rien de miraculeux. J'ai juste eu la chance d'avoir un attelage de bons et rapides chevaux. Et puis, soyons honnêtes. Monsieur le Prince votre époux est un de

- mes amis. Au fait, où en est ce conflit ridicule qui l'oppose au Duc de Ravensburg?
- Il espère qu'il s'achèvera bientôt. Le Duc de Meersburg est avec lui.
 - Bien, je ne tiens pas à abuser de votre temps. Je connais peu de personnes de votre rang qui se risqueraient à venir ainsi.
 - C'est dans ma nature. J'ai horreur de l'immobilité...
 - Frederick doit être heureux avec vous. Il le mérite... Je ne vous remercierai jamais assez pour votre dévouement.

L'évêque de Constance se leva et salua la jeune femme comme il se devait. Il remonta dans son carrosse, le cocher fouetta ses chevaux et l'attelage s'éloigna. Iris réfléchissait au tour que prenait cette histoire. Quelle était cette bête qui

terrorisait toute une région ? Elle aurait tout le temps d'y penser pendant le voyage et même après. Elle ne put s'empêcher de sourire malgré la gravité de la situation. On connaissait sa valeur et, même si elle était princesse, elle restait éminemment abordable et simple, se souciant peu du rang et ne s'embarrassant pas du protocole. Son mari partageait également cette opinion et ne souhaitait pour rien au monde changer le caractère de sa femme. Il l'aimait aussi pour ça, parce qu'elle savait imposer ses idées en les argumentant de belle manière.

Elle écrivit une nouvelle lettre où elle expliquait le problème à Frederick. En d'autres circonstances, elle lui aurait demandé de l'aide, en plus de son avis mais là, elle n'avait pas le temps. Ensuite, elle prépara sa malle pour son séjour à

Constance et un observateur attentif aurait été étonné d'en voir le contenu. Elle y avait rangé des tenues d'équitation en grand nombre ainsi que quelques robes, au cas où... En regardant l'horloge de sa chambre, elle vit qu'il était plus de quinze heures. Que faisait donc son ami ? Il était fréquent que l'un invite l'autre dans son château. Ils avaient grandi ensemble depuis l'enfance et ils se connaissaient par cœur. Elle était en train de replonger dans ses souvenirs quand une voix tonitruante la ramena à la réalité. Une fois encore, Alexandre, le Prince de Mainau, se moquait des convenances quand il s'agissait de son amie. Il l'embrassa chaleureusement et elle put voir qu'il ne changeait pas. Sans doute ne changerait-il jamais d'ailleurs... Toujours de bonne humeur, il débordait d'énergie et adorait énerver Iris. Du moins, il essayait de l'énerver... Elle réussissait

toujours à avoir le dernier mot, avec le sourire qui plus est...

- Vous êtes complètement fou, mon cher Alexandre. Cela cacherait-il quelque chose ? Vous ne me dissimulez rien ? Vous n'oseriez pas ?
- Moi ? Quelle idée ! Vous souhaitez me vexer dès le début ? Vous attaquez fort.
- Pas aussi fort que le ton de votre voix apparemment... Vous devriez faire du chant ou du théâtre... Avec une telle voix, vous seriez capable de mener une révolution à vous tout seul.
- Très drôle... C'est une horreur chaque fois que je viens ici. Je suis sûr d'essayer certains de vos commentaires...
- Vous les cherchez un peu, avouez-le...
- Certes...

Ils éclatèrent de rire et l'écho de ce rire résonna sous les hautes voutes du hall. La jeune femme le conduisit dans son boudoir et demanda qu'on leur apporte du thé. Dès qu'elle eut fermé la porte, son sourire s'évanouit. Elle paraissait soucieuse et Alexandre s'empessa de la questionner à ce sujet. Elle possédait un certain talent, pour ne pas dire un talent certain, pour résumer les faits et surtout pour laisser la dernière interrogation en suspens. Pourtant, il comprit de suite ce qu'elle attendait de lui. Il accepta sans chercher à discuter. Il allait accompagner Iris à Constance :

- En route vers de nouvelles aventures...
Décidément, rien ne vous arrête...
- Encore heureux ! Il ne manquerait plus que ça... Bien, je suis désolée de vous brusquer

un peu mais il va falloir y aller. Je tiens à arriver le plus tôt possible.

- Parfait, le carrosse est encore attelé. Je vais seller ma jument, nous irons plus vite ainsi.
- Je vous retrouve enfin... Laissez-moi quelques instants pour me changer. Cette robe n'est pas la plus adaptée à la pratique équestre.

Elle monta rapidement l'escalier en marbre et Alexandre alla contempler les magnifiques tableaux qui ornaient l'un des murs. Un des peintres les plus en vue de la région avait réalisé les portraits du couple princier peu après leur mariage. Les visages étaient d'une finesse incroyable et les couleurs choisies à la perfection. Les drapés des tissus et même l'éclat des bijoux ressortaient, donnant une impression de vie tout à

fait impressionnante. Il se rendit ensuite dans la cour et donna ses ordres. On allait faire porter la malle de la Princesse dans le carrosse, ce qui éviterait une perte de temps supplémentaire. Il aimait ce genre de défis : une enquête à résoudre, un mystère à éclaircir... Celui-là promettait d'être intéressant, même s'il renfermait sans doute une grande part de danger. Il brida et sella sa jument blanche, puis l'attacha à un anneau de l'écurie. Il fit de même avec l'étalon noir d'Iris qui, contrairement à la mode de l'époque, ne montait pas en amazone mais comme les hommes, à califourchon. Quand les deux chevaux se retrouvèrent côte à côte, ils s'agitèrent, sentant que quelque chose de particulier allait se produire. Il faisait les cent pas dans la cour et, voyant son amie revêtue de son long manteau de cuir, il amena les deux animaux. Elle le remercia et ils se

mirent en selle. Un vent froid venait de se lever, ce qui acheva d'exciter les chevaux. Comme ils ne souhaitent pas se battre avec eux, ils leur abandonnèrent les rênes et, dans un puissant galop, ils quittèrent Schaffhausen par la route principale. Iris éprouva néanmoins un pincement au cœur. Si jamais son époux revenait alors qu'ils venaient juste de partir...

- Ne vous inquiétez donc pas autant, chère amie. Si cela devait se passer ainsi, vos domestiques l'informeront et il nous rejoindra à Constance.
- Vous avez raison... C'est juste que... J'ai eu tellement peur de le perdre... Chaque fois qu'il est obligé de s'absenter à cause d'une guerre, de sombres pensées m'assaillent et j'imagine le pire.

Il la comprenait et la rassura de son mieux. Après tout, elle aimait Frederick et sa réaction était normale.

Ils chevauchèrent ainsi pendant deux jours et, à la tombée de la nuit du second jour, ils aperçurent les lumières de la ville. Les portes de la ville étaient closes mais, lorsqu'ils se furent annoncés, le sergent de guet les laissa entrer. Les rues étaient désertes et les sabots claquaient sur les pavés. Ils repérèrent la maison de l'évêque et ce dernier les accueillit comme il se devait. Il envoya son palefrenier s'occuper des chevaux, pendant qu'il conduisait ses hôtes dans leurs chambres respectives. Il leur avait préparé un repas copieux mais ils y touchèrent à peine, trop intéressés par la « mission » qui les attendait :

- Avez-vous des éléments nouveaux ?

- Nous avons retrouvé le dernier homme disparu. Il a été emmené dans une salle de l'hôtel-Dieu. Nous irons demain. J'ai pensé que vous aimeriez vous rendre compte par vous-même.
- Sage initiative. Sera-t-il possible d'aller sur les lieux des « crimes » ?
- Le garde-chasse vous guidera. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, n'hésitez pas. Je ne pourrai hélas pas me joindre à vous car des obligations me retiennent ici.
- Nous comprenons parfaitement et vous remercions par avance de votre disponibilité. Veuillez nous excuser si nous ne faisons pas davantage honneur à votre excellent repas mais nous préférons monter nous reposer.

- C'est normal, vous avez longuement chevauché. Vous disposez chacun d'une salle de bain et vous avez tout loisir pour en profiter. Je vous souhaite une bonne nuit.
- Votre demeure est très moderne, Monseigneur. C'est agréable.
- Il faut savoir évoluer et j'avoue que le progrès est positif.
- Vous n'avez pas tort... Si seulement cette bête ne venait ternir l'atmosphère du lieu, votre ville offre un cadre somptueux.

Les deux amis s'éclipsèrent après encore quelques minutes de discussion. Les chambres étaient meublées avec goût, avec un grand lit, une armoire en chêne et une commode assorties. Les murs étaient recouverts de belles tapisseries représentant des scènes de chasse et une douce